

Un jeune flic provincial, Stéphane, intègre la Brigade Anti-Criminalité de Montfermeil, en Seine-Saint-Denis. *Les Misérables* raconte sa première journée aux côtés de ses coéquipiers, Chris et Gwada, entre petits arrangements et grandes tensions. Lorsqu'un gamin filme une bavure de l'un d'eux, la cité est prête à craquer... Refusant le manichéisme, justement couronné du Prix du Jury cannois, *Les Misérables* est l'un des films les plus forts de l'année 2019, et fera date dans le cinéma. Son réalisateur, Ladj Ly, n'a que 39 ans mais plus de vingt années d'expérience au sein du collectif Kourtrajmé, à qui il a ouvert les portes de Montfermeil. C'est en filmant lui-même des dérapages qu'il a eu l'idée de cette fiction résolument réaliste. Rencontre.

Qu'avez-vous ressenti en recevant le prix du Jury de Cannes ?

Ladj Ly : De la surprise, de la fierté, de la joie... Un an plus tôt, je n'étais même pas sûr de faire le film ! Ça rend très heureux de recevoir un prix qui va aider l'aider à être vu par le plus grand nombre.

— *Tourner sans argent*

D'autant que sa genèse n'a pas du être évidente, au vu de son sujet...

L. L. : Je savais qu'en arrivant avec un tel sujet, ce serait compliqué de le faire produire. J'ai commencé par le format court-métrage pour tâter le terrain... Il a rencontré un beau succès, mais on a quand même eu du mal à tourner, et avec seulement la moitié du budget prévu. On s'est adapté. Chez Kourtrajmé, on est habitué à tourner sans argent !

Vincent Cassel dit de vous que vous étiez l'observateur de la bande Kourtrajmé. Vous confirmez ?

L. L. : C'est vrai, j'observais beaucoup. Car cet univers du cinéma, je l'ai intégré sans le connaître. Je n'ai pas fait d'école, hormis celle de Kourtrajmé, purement autodidacte. J'ai eu la chance d'avoir des potes qui pratiquaient cet art, tels Romain Costa-Gavras, Kim Chapiron, Mouloud Achour... Même si aucun n'avait reçu un enseignement académique !

Pourtant, Les Misérables est aussi un film qui respecte un réel classicisme dans sa mise en scène, n'est-ce pas ?

L. L. : Oui, même si la mise en scène qui a été avant tout instinctive. J'ai acheté ma première caméra à dix-sept ans et depuis, je filme, sans cesse. J'ai eu peur, au début du tournage des *Misérables*, d'avoir un chef opérateur, je me sentais frustré de ne pas filmer moi-même. Mais au bout de quelques jours, j'étais rassuré car il avait entièrement compris ce que je recherchais. En arrivant sur le plateau, si j'avais seulement quelques lignes de scénario sur papier, tout était prêt, imaginé dans ma tête, des cadrages aux plans.

— *Le drone, un personnage*

Aviez-vous déjà en tête les scènes avec le drone, qui est à la fois un outil narratif et esthétique ?

L. L. : Oui, car le drone est un personnage à part entière. Les plans de drone à tout va, très peu pour moi. Il fallait que ça ait un sens, qu'ils permettent de comprendre le territoire qu'est celui des *Misérables*. Rien n'a été laissé au hasard.

Les enfants sont importants, notamment le jeune Issa Perica, dont le rôle est éprouvant. Comment travaille-t-on avec de si jeunes acteurs ?

L. L. : C'est beaucoup de discussions. Aucun des gamins n'avait lu le scénario. Une fois le casting passé, je plaçais les enfants dans certaines situations, puis leur expliquais leur scène dans les grandes lignes quelques jours avant. J'ai adoré diriger ces gamins, dont la plupart n'avait aucune expérience dans le cinéma. Le plus important, c'était la justesse. Sans être paternaliste, je suis resté très ferme tout le temps du tournage... J'ai l'air calme et posé comme ça, mais sur les tournages, j'ai une toute autre énergie !

“L'univers du cinéma, je l'ai intégré sans le connaître. Je n'ai pas fait d'école, hormis celle de Kourtrajmé, purement autodidacte.” Ladj Ly

“Le plus important pour moi, c'était de documenter, dénoncer ce qui se passe de l'intérieur.” Ladj Ly

Quel a été votre premier choc cinématographique ?

L. L. : *La Haine* de Mathieu Kassovitz. Je le cite souvent parce que c'est le premier film qui parlait des banlieues dans lequel on arrivait à se reconnaître. Sa sortie a encouragé le collectif Kourtrajmé à se créer, mué par une volonté de raconter nos propres histoires. Aux tout débuts, j'ai été acteur, mais j'ai préféré passer et rester derrière la caméra afin de m'exprimer pleinement.

— *Entrevoir la lumière*

À la fois message d'espoir et constat fataliste, Les Misérables ne choisit pas son camp, hormis celui de ceux à qui on ne donne pas forcément la parole...

L. L. : Certes, le constat est dur, mais le dénouement laisse entrevoir de la lumière. Malgré les difficultés, s'il y a une réelle volonté, on peut y arriver. Sauf que la volonté n'est pas là, même si la France est un pays qui a les moyens de résoudre les problèmes. Depuis mon enfance, en plus de vingt ans, je n'ai pas vu de réel changement. Certes, Montfermeil a bénéficié du plan urbain Borloo, plus d'un milliard a été investi, et nous sommes passés d'un ghetto à un quartier résidentiel plutôt sympa. Mais le taux de chômage, l'éducation ou la précarité, n'ont pas évolué... Le plus important pour moi, c'était de documenter, dénoncer ce qui se passe de l'intérieur. Mes prochains projets y sont consacrés. Après ce premier volet des *Misérables*, qui traite de l'époque actuelle, je vais tourner un biopic sur l'ancien maire de Clichy-sous-Bois, Claude Dilain. Le troisième chapitre se déroulera durant les 90's. Le but est de retracer les trente dernières années sur ce territoire.

La communauté des flics, des Frères musulmans, des dealers, des figures locales, des enfants... Pour vous, c'était crucial d'offrir un point de vue nuancé ?

L. L. : Oui, mon but était que chacun prenne la parole, s'exprime, qu'on écoute l'univers des trafiquants, du maire, des religieux... Rapporter différents points de vue. Je ne veux pas rentrer dans des cases. Que l'élément déclencheur arrive seulement au bout de cinquante minutes, c'était un choix afin que le spectateur puisse appréhender cet univers très pluriel. Le spectateur, même le plus jeune, doit comprendre ce qui se passe dans ce pays, une réalité qui n'est pas la même pour tout le monde.

Cependant, c'est au sein d'un trio que l'on se trouve la plupart du temps, celui formé par Stéphane, Chris et Gwada. Trois personnalités complémentaires...

L. L. : Il fallait un trio car c'est ainsi que les flics de la BAC fonctionnent le plus souvent. Il y a toujours le bad cop, auquel se confronte le flic un peu naïf, qui essaye de pacifier les choses, et celui qui est entre deux mondes, le gamin du quartier devenu flic souvent considéré comme un traître... J'ai essayé d'être au plus juste de ce qui se passe dans les brigades.

— *Un lieu de misère*

En plus de lui emprunter le titre de son œuvre la plus renommée, le film se conclut sur une citation de Victor Hugo... Quel est votre rapport à cet écrivain, célèbre pour son engagement ?

L. L. : Le même que tous ceux qui ont grandi à Montfermeil, où a séjourné quelque temps Hugo. La population est très liée à cette histoire. Il y a la fontaine où se rencontrent dans le roman Jean Valjean et Cosette, la maison des Thénardier qu'on est tous allés visiter gamins... Et, cent cinquante ans plus tard, force est de constater que Montfermeil reste un lieu de misère. — P